

## DU TEMPS QUE LES BÊTES PARLAIENT

« Du temps que les bêtes parlaient », c'est ainsi qu'en sa fable « Le lion amoureux » parle La Fontaine, poète qu'affectionnait Robert Marteau comme il affectionnait les bêtes pour être né dans une ferme. Parmi ces bêtes sont les vaches dont il était entouré dans sa maison des Baronnie. Vaches, vacantes et vocantes comme il aimait à le dire, sans regard, les yeux ouverts au vide, ainsi que sont les yeux des dieux en leur statues. Jadis nous les avouions truchements auprès des dieux, et nous les célébrions en des images qui les montraient escaladant le ciel, sur les totems d'Amérique, plus près de nous, à Laon sur les tours de Notre-Dame.

Outre la présomption qu'il y a écrire à propos de la poésie — et que dire de celle concernant les dieux ? — celle qu'écrit Robert Marteau est d'une si grande profusion, si riche de nuances et de variation qu'il faut d'emblée le reconnaître, comment en parler sans aussitôt la réduire à ses branches maîtresses qui, coupées, ne sont rien encore tant qu'elles ne se sont pas ouvertes dans l'investigation à leur ramification tout entière — au champ du possible, aurait dit le poète. Arborescence où le chant au silence est greffé.

Silence dont ont fait vœu les peintres avec lesquels, justement, Robert Marteau, dès son arrivée à Paris, s'est, à proprement parlé, entretenu. Par chance, grâce à l'obligeance d'Hector Saunier qui nous prête les livres qu'il réalisa avec Robert Marteau et à Michel Irigoyen qui nous les a apportés, il nous est offert d'avoir une vue de ce dialogue.

\*

Cette année, à nouveau, nous nous réunissons pour lire Robert Marteau, or le poète que nous avons commencé à découvrir l'an dernier, presque exclusivement celui de *Liturgie*, il ne l'a pas toujours été. Je prendrai donc par la voie chronologique, espérant y découvrir un passage vers le temps et la parole dont parle le vers de La Fontaine.

Robert Marteau, lui-même, l'écrit :

« [...] un mensonge tenace veut que le poème sorte irradiant et tout armé de la tête du Jupin-poète. »<sup>1</sup>.

Avant d'écrire les textes que nous connaissons de lui, il en avait écrit d'autres, comme ces strophes extraites de *Seuil de l'aubier* :

« À cueillir ainsi les oranges dans les joncs  
Elle sans robe et moi sans ceinture  
sous nos mains naissait tout un fleuve de poissons  
et dans ses yeux les étoiles de l'azur »

\*

---

<sup>1</sup> « Henri Pichette : *Odes à chacun* », Paris, *Esprit*, avril.

« Au souci violent des caresses  
chaque gerbe connaît son printemps  
Que jamais mes mains ne délaissent  
les oiseaux en guirlande à tes flancs »

\*

« J'ai crié donnez-moi l'arc-en-ciel  
ou la gangue verte des eaux  
pour ses deux seins les couleurs du ciel  
pour ses cuisses la douceur des eaux »

\*

« Sans l'oiseau l'arbre est de plume  
il croît de mon ventre au sien  
il est le fruit qui s'allume  
et la taupe sous ses seins »

Si entendre Robert Marteau chanter ainsi la joie et le jeu des amants peut nous surprendre, c'est que ces strophes viennent d'une plaquette de quelques feuillets, parue confidentiellement au printemps 1950<sup>2</sup>, et que, passées les années suivantes, ce chant amoureux a tari.

Croire qu'il suffit d'éprouver l'amour pour être à même de le chanter ainsi que l'ont fait Sappho, Louise Labé ou Ronsard, ce serait être bien naïf. « N'écrivez pas de poèmes d'amour. » conseillait Rilke au jeune Franz Kappus ; et je me dis que Robert Marteau a dû, en lui-même, entendre une même injonction. Sous cette guise le chant a fui mais suivant la loi de métamorphose, il est en passe de renaître en une autre.

Que Robert Marteau n'ait eu aucune prévention contre cette fleur de la poésie, il suffit pour nous en assurer de lire ce qu'il écrit le 20 novembre 1952 à son ami Roger Parisot.

« Tu m'as appris la mort d'Éluard. J'ai acheté *Combat* et *les Lettres françaises* qui lui rendent hommage. Sa femme, Dominique, dit : « Et maintenant il est devenu un objet. » À quoi Cocteau répond : « Une seule chose me console. Les poètes ne font que semblant de mourir. » Il dit aussi qu'il était une source pure. J'ai toujours pensé ainsi. J'ai entendu chanter des sources, et j'ai fait des moulins sur les bords. Cette parole infinie qui sort d'elles et qui ne se sait pas, c'était bien celle d'Éluard. Nerval ? Nerval se savait un initié. Avec Hugo. Éluard ? Éluard ? Sautons. Tentons de le retrouver dans la poésie ininterrompue d'avant la stabilisation de la langue. Tentons de le retrouver parmi les troubadours. Il a beaucoup aimé. Il le dit.

---

<sup>2</sup> *Seuil de l'aubier*, Paris, René Debresse, *Les Cahiers de la Revue Neuve*, n° 6, sans date mais publié en mars 1950.

J'en ai entendu beaucoup insinuer que c'était un malin. Non. Il ne faut pas croire ça. Ébloui, il l'est, aussi il ne voit pas. Peut-être n'avait-il pas besoin de voir. La source donne la vue, s'infiltré dans les terrains ambiants, ne voit pas, mais on s'y voit. Et nous pouvons à nous deux nous dire ces tristes paroles : Éluard nous est restitué, comme il est restitué à lui-même, à l'Amour, à la Beauté, au Miroir Parfait à l'Esprit.

J'aime ce grave visage féminin que lui donne Valentine Hugo. Comme Goethe, mieux que Goethe mais moins sachant.

L'Éternel féminin l'a aspiré au ciel.

Et puis peut-être Éluard savait-il, voyait-il ? Certes, il échappe au P. C.. Et même cet objet qu'est son corps qui lui échappe. Comme ils doivent se sentir gênés devant sa mort. Assez. Ça devient bête, aussi bête que le journal.

[Plus loin, il ajoute]

En revenant de dehors, j'ai pris le choix de poèmes d'Éluard. Le livre s'ouvrit à *Défense de savoir* (1928). Ce titre illustre assez, je crois, le caractère de sa poésie. Beau nageur de la source pure, la source et lui font des bulles. C'est un des poètes les plus nécessaires, tout de même. Bien sûr on y voudrait un chant profond, tragique. Mais non, c'est un nageur. Il a aimé la femme comme un nageur aime l'eau. Il faut dire la vérité ; il y a peu de sources fraîches, peu de sensualité dans la poésie française. Paul Éluard devient de plus en plus une source inépuisable. Impossible de le cerner. Il fuit de partout. J'écris encore ça en feuilletant son choix de poèmes. Il a miraculé les objets, les femmes qu'il a aimées. Un Ange de plus. C'est toujours l'Ange qui gagne. Et les anges n'ont pas de carte au P. C.. »

L'amour, les sentiments, ce qu'il est convenu d'appeler plus largement la vie privée et ses aléas, les écrits de Robert Marteau n'en disent rien. S'il fallait écrire une vie du poète à la seule lecture de ses écrits, nous pourrions en extraire une biographie *spirituelle*, ça oui, légende débourbée des seules minutes de son existence, mais une biographie au sens ordinaire, non ce qui devrait déjà nous alerter sur quel poète il est.

S'il arrive que soudain son enfance le saisisse, s'infuse dans la langue et que dans le chant nous l'entendions fleurir, ce qui suit son enfance, à de très, très rares exceptions près, demeure tu.

« Être à l'écoute de soi-même, non ; mais en soi-même à l'écoute du monde. »<sup>3</sup> écrit-il dans *Fleuve sans fin*, où précédemment il avait écrit :

« La phase agonique est à vivre dans la solitude... »<sup>4</sup>.

\*

---

<sup>3</sup> *Fleuve sans fin*, p. 134.

<sup>4</sup> *Fleuve sans fin*, p. 75.

*Dans l'herbe*, le chef-d'œuvre de prose de Robert Marteau, n'est pas, le rapport de ce qu'il a trouvé à dire après avoir remonté le temps. Avatar d'Orphée, il sait qu'il n'est de poète qui n'ait, pour chanter, voyagé sous la terre. C'est ce que dit l'adage alchimique V.I.T.R.I.O.L., acronyme de « *Visitabis interiora terrae, rectificando invenies occultum lapidem* : Tu visiteras l'intérieur de la terre, rectifiant tu trouveras l'occulte pierre. ». *Rectificando*, c'est-à-dire, ici, s'ouvrant la voie qui porte le bon voyage, traversée des ténèbres qui ouvre sur la lumière, ce qui n'est pas, bien entendu, sans rappeler le livre des Égyptiens dont le vrai titre est, comme nous le rappelait Nicolas l'an dernier, *Livre de la sortie vers la lumière du jour*.

Je me souviens que lisant *Dans l'herbe*, les derniers vers du poème de Baudelaire "Une Charogne" me sont venus :

« ... j'ai gardé la forme et l'essence divine

De mes amours décomposés ! »

Baudelaire qui écrivait ailleurs :

« La sensibilité de cœur n'est pas absolument favorable au travail poétique. Une extrême sensibilité de cœur peut même nuire en ce cas. »<sup>5</sup>

Robert Marteau écrit en son carnet :

Ceux qui m'ont conçu, ceux qui m'ont élevé gisent  
Près des cèdres. Le ciel est ce soir jade et pourpre,  
Balayé d'encre en lavis. Héloïse est là  
Qui avait les cheveux en coquille, son père Isidore,  
Et grand-mère Mélanie, experte en fromage ;  
Suzanne, ma mère, et Marc, mon père, sont là  
Sous une lame de granit. Les derniers rayons  
Du soleil, quasiment à leur chevet, font une  
Harpe avec les baliveaux de hêtres. Nous sommes  
Les survivants. Le temps nous est compté. Des jeunes  
Filles, vieilles aujourd'hui, dans notre mémoire  
Sautent parmi le foin et les fleurs. Amanda  
Fut leur mère : une fée avec un cheval rose.<sup>6</sup>

Poursuivant son voyage, il écrit encore ceci :

« Aveugle, maman essaie de s'assoupir dans l'attente de la mort. Elle écoute les signes, lit dans sa mémoire d'infimes ramifications. Sa présence en moi est

---

<sup>5</sup> Baudelaire, *Théophile Gautier*, III, O. C. (1971), p. 688.

<sup>6</sup> *Liturgie*, p. 179.

permanente, sensible, douloureuse. Comme moi, elle entend celui qui se décompose sous les cèdres, le compagnon de sa vie, celui qui fut mon père ».<sup>7</sup>

Les morts, sont la *matière* de *Dans l'herbe*, chronique, ana-chronique dans laquelle le poète est, pourrait-on dire, descendu aux Enfers. Mais si Orphée est bien remonté à la lumière du jour, c'est seul, aussi le Christ est-il celui dont illusoirement le poète s'exerce à suivre le pas, afin que répétant la Résurrection de la chair et la Vie éternelle à venir – répétition qui ne suit pas ce qui eut lieu, mais qui, comme au théâtre précède ce qui n'est toutefois pas ici sa représentation mais son dévoilement, et ainsi participant au mystère divin, nous puissions en entrevoir une lueur.

Au chant X de l'*Odyssée*, Ulysse courant pour embrasser Anticlée, sa mère, découvre douloureusement, qu'aux morts, il ne demeure que la parole ; ainsi d'Homère Robert Marteau apprend à remonter les morts en leur parler. Par leurs seules paroles, ainsi remontent parents et villageois au vif de leurs peines et de leurs joies, de leurs travaux et de leurs rites. Ce qui, à la lecture de *Dans l'herbe*, est capable d'émouvoir un homme de ma génération qui sait encore ce qu'est aller le soir chercher le lait à la ferme, ce n'est pas de revivre son passé, mais bien plus troublant, d'en voir la dépouille, c'est-à-dire de le voir comme dépouillé du temps et de la mort.

Rembobiner le temps pour ensuite en descendre le cours, non. Robert Marteau, il est vrai, et cela a toute son importance, avait commencé à écrire ce qui ne s'appelait pas encore *Dans l'herbe* en suivant la chronologie, mais il dut se rendre à l'évidence, elle entravait le chant. À cet essai, il manquait encore le don de voyance, qui, seul, offre au poète d'extraire de chacun son or dont l'éclat nous ravit autant qu'il nous saisit.

Parenthèses : je viens de dire que Robert Marteau quittait le pas d'Orphée pour suivre *illusoirement* celui du Christ, encore faut-il savoir ce qu'il entend par illusion :

« [...] cette illusion elle-même n'est pas une perversion, un faux-chemin, c'est notre seul chemin, c'est le jeu dans lequel nous sommes, et aussi le peu de lumière qui est en nous, donc confusion du jeu et de la lumière, d'où aussi ma tentation permanente vers les peintres de la lumière, Vermeer, Giorgione, Corot et les Impressionnistes qui ont été pour moi les derniers célébateurs de cette lumière du vitrail de Chartres, du vitrail d'Amiens, qui nous vient d'où ? je ne sais pas, mais qui ont continué ce chemin, cette voie qui avait été faite dans la matière de Bretagne, par les troubadours, par Don Quichotte et ainsi de suite. »<sup>8</sup>

Voir nous le savons, cela n'a lieu pour nous que par le truchement du voile de la langue qui sans aucunement nous mentir nous donne simplement ce que

---

<sup>5</sup> *Mont-Royal*, p. 41.

<sup>8</sup> Entretien avec Jacques Darras, dans *Arpentage de la poésie contemporaine*, Amiens, éd. Trois Cailloux, novembre 1987, p. 16.

nous sommes à même d'entendre et de voir. Nous pourrions dire que la vérité nous parle sous le couvert de la langue. Le mythe, pour peu que nous acceptions de l'écouter, une fois encore est là qui s'adresse à nous. Sémélé en proie à l'oubli et désirant voir le dieu sans rien entre elle et lui, ne peut en supporter l'éclat et en est brûlée vive. Je ferme ici la parenthèse.

*Dans l'herbe :*

« On trouvera vaine et rêveuse l'entreprise qui dirige les pas vers l'humus que sont les morts, mais c'est parce qu'on a oublié qu'eux seuls écoutent, et qu'eux seuls acceptent la dédicace de la musique, et qu'il n'est nul temple ou sonore ou visible dont ils ne furent la cause, sachant seuls la beauté que quelques vivants murmurent. »<sup>9</sup>

Dans *Études pour une muse* (p. 18), nous lisons :

« N'écrit pas pour être compris  
Qui s'adresse aux dieux et aux morts  
Non pas aux tombes à la musique... »

\*

Il me vient à l'esprit un tableau que j'ai vu et admiré au Musée des Arts Anciens de Bruxelles, *Le Dénombrement de Bethléem* où en silence Pieter Brueghel dit l'Ancien médite et nous amène à méditer les paroles de Luc, l'évangéliste.

Ce qui saute aux yeux, c'est qu'on n'y voit pas Joseph et Marie arriver dans un village dont nous pourrions nous dire que Bethléem devait être comme ça à l'époque du recensement ordonné par César « lorsque Quirinius était gouverneur » de la Syrie nouvellement conquise, comme le précise l'évangéliste, mais dans un village des Pays-Bas, un de ceux traversés par le peintre. C'est un jour d'hiver, chacun est occupé de ses affaires ; on travaille, on cause en se croisant, sur la glace de la petite rivière des enfants jouent à la toupie, d'autres se lancent de la neige. Comme à Virollet au temps où Robert Marteau avait leur âge, ici aussi c'est *le jour qu'on a tué le cochon*. Une femme s'apprête à le saigner à deux pas de la file de ceux qui attendent de se faire recenser. Chacun est occupé de ses affaires, autant dire que personne n'entend ni ne voit venir ce qui arrive, ce qui lui arrive, Joseph et l'âne portant Marie qui porte le Christ.

Si le tableau peut nous surprendre, il n'est en rien blasphématoire, je dirais que tout au contraire, il est salutairement déroutant. Ici, nulle intention de dépoussiérer, de revisiter, de choquer, de transgresser les codes, de ricaner du sacré, avec Brueghel nul attentat, mais c'est comme l'écrit Robert Marteau de la profanation récurrente de *La Joconde*, le scandale c'est « l'irruption de l'esprit dans le monde », le vrai motif du tableau. Délaissant l'éclairage que lui aurait fourni l'histoire, il peint la geste du Christ dans la vérité de la lumière du mythe et c'est

---

<sup>9</sup> *Mont-Royal*, p. 68.

ainsi qu'il donne à voir et à entendre. Ce que nous dit la vérité du mythe, c'est que si Jésus le Christ est bien né à l'époque qu'indique avec précision Luc, Dieu n'est en rien soumis au temps. Ce qu'il est demandé au croyant ce n'est pas de faire rentrer le Mystère dans les limites de sa foi, mais d'accommoder sa foi au Mystère, et ainsi s'ouvrir au mystère de Dieu.

Ce qui me frappe, c'est combien le peintre en son silence rejoint les mots que Simone Weil écrit au début de la *Lettre à un religieux*, une des lettres adressées au père Perrin, qui furent publiées en 1951.

« La chronologie ne peut avoir un rôle déterminant dans un rapport entre Dieu et l'homme, un rapport dont un des termes est éternel. »

\*

J'ouvre encore une parenthèse pour dire que ce qui est arrivé après *Seuil de l'aubier*, c'est que Robert Marteau a été littéralement dérouté de ce qu'il avait écrit jusqu'alors par la lecture des textes précisément de Simone Weil, qui parurent à cette époque : *Attente de Dieu* et *La Connaissance surnaturelle* en 1950, *Intuitions pré-chrétiennes* en 1951. Une fois encore, je citerai une phrase d'une lettre que Robert Marteau écrivit à Roger Parisot en 1957 :

« Je fais souvent le point pour moi-même et je vois bien que c'est à partir du jour où tu m'as fait lire *La Lettre à un religieux* que ma poésie a pris un sens... ».

\*

La phrase de Simone Weil que j'ai citée, est une de celles que Robert Marteau a dû mâcher et remâcher. Cependant ce qui est remarquable, c'est qu'elle ne dit au fond rien d'autre que ce que dit déjà le *Symbole de Nicée*, articles de la foi catholique que depuis son enfance, de dimanche en dimanche, récite le poète, à savoir que le Christ « est né du Père avant tous les siècles » et « que son règne n'aura pas de fin. ». Mais ce n'est seulement, semble-t-il, à la lecture de Simone Weil que d'un coup il entend la vérité de ce qu'il récitait sans y penser. Si le Christ n'est pas sous le joug de l'histoire, alors, de même qu'il dit à ses disciples au moment de retourner au Père : « Et moi, je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin du monde. », il est avec chacun depuis son commencement. Disant « Je suis » et non je serai, le Christ ne parle pas depuis l'histoire et le temps de la chronologie.

C'est alors seulement que le poète en un poème dont il dirait qu'il « a un sens », peut s'écrier de la voix forte du néophyte :

« Ami des Muses même, j'ose le proférer »<sup>10</sup>,

---

<sup>10</sup> « Entre toutes les femmes », poème paru une première fois dans le numéro 318 de la revue *Cahiers du Sud* du mois de juin 1953, et repris dans *Travaux sur la terre*, Seuil, 1966.

À la même époque qu'*Entre toutes les femmes*, poème dont est extrait ce vers, un autre envoyé à Roger Parisot mais qui est resté inédit, commence ainsi :

« À la droite du Christ sont les dieux de la Grèce », lui-même, est-il besoin de le rappeler, à la droite du Père, place sacrée, on ne peut plus sacrée où brille la gloire de Dieu, place où est assise la Mère de Dieu lors de son couronnement.

Évoquer les dieux n'est pas avec Robert Marteau une coquetterie poétique, un colifichet d'écolier frotté d'études classiques, c'est un acte de foi car aussi déroutant, ébranlant que cela soit pour un chrétien, le Christ éternel est du temps de chaque dieu.

Alors, c'est bien comme le dit le titre du texte que Robert Marteau a consacré à René Char, « le retour des dieux ».

Dieux de la Grèce, des Indiens d'Amérique du Nord dont il chanta si souvent le Père comme dans *Cortège pour le corbeau*<sup>11</sup>, du Sud avec Quetzalcoatl, de l'Asie, dieux de l'Égypte où Moïse fut sauvé des eaux et le Christ d'Hérode ; Christ qui, cela est à noter et à ne pas perdre de vue, jamais contre eux n'éleva la voix ni aucun autre dieu.

Tout ce que j'ai écrit, tout ce que j'ai à dire,  
Essentiellement est nourri du séjour  
De Jésus en Égypte. On se souvient qu'y vinrent  
Les dieux se réfugier au cours d'une guerre  
Universelle, et qu'ils se déguisèrent là  
Sous l'apparence d'animaux afin de n'être  
Plus aperçus. Le fils de l'homme, fils engendré  
Du père et le seul à l'être, sans doute aucun,  
Connaissait l'avatar des annonciateurs,  
Qu'il sut rejoindre grâce à l'âne crucifère,  
Et par cette croix qu'il porte prédestiné  
Au portement comme au transport. Puis tout fut clair,  
Et fut dit par l'enfant revenu au lieu même  
Du martyr du Verbe et de la Vérité.<sup>12</sup>

Tentons de le dire en une image : ainsi que vont les eaux du fleuve, la foudre en ses éclairs, le ligneux dans l'arbre, la parole en les langues, Dieu règne en son arborescence, Dieu dont le poète écrit qu'il est :

« l'Un  
Qui dans l'unité a fait la diversité »<sup>13</sup>.

---

<sup>11</sup> *Cortège pour le corbeau*, Quimper, éditions Calligrammes, 1995.

<sup>12</sup> *Registre*, p.130.



Comme Hésiode chante de Zeus qu'il est « le père des dieux et des hommes », Robert Marteau qui lui aussi s'ouvre la voie, chante le Père dont le Fils est le Christ, Père Créateur du « monde visible et invisible », des hommes et de la hiérarchie célestes dont sont les dieux nés bien qu'immortels, pour convoier en tous lieux sur la terre le Souffle de l'origine, le Souffle générateur.

Le Christ, lui, « né du Père avant tous les siècles », est le cristal du Père dont la Lumière filtre par le prisme des dieux.

Au séjour des dieux, plus de jour à compter, plus de pas non plus, plus de classement, seulement la hiérarchie que nous n'entendons plus que dans son inversion sociale.

Entendre Robert Marteau faire sonner à plein le mot *catholique*, a de quoi nous étourdir. Ce mot dont François Fédier nous disait l'an dernier que pour le retirer de toute confusion avec son emploi ordinaire, il faut le prononcer *cat-holique*. Dans un entretien qui eut lieu entre le poète et son ami Jean-Loup Trassard, enregistré à France Culture en 1997<sup>14</sup>, Robert Marteau dit à moment donné « Je peux dire, sans état d'âme, que je suis un catholique païen. »

Étourdi, Jean Mambrino, jésuite et poète, le fut, lui qui dit un jour à Robert Marteau : « Si j'étais le Pape, je vous excommunierais ! » ce qui, s'il le rapportait d'une voix amusée, ne le faisait nullement rire, au point que comme, avant lui, Simone Weil avait demandé au Père Perrin d'examiner les articles de sa lettre à la lumière de la doctrine de la foi catholique pour savoir celles qui étaient recevables par l'Église et celles qui ne l'étaient pas, Robert Marteau disait avoir adressé *J'ai peur* à Jean Paul II, pour savoir s'il était ou non dans l'Église.

Si un jésuite réagit ainsi, que dire de l'accueil que peut susciter le poème de Robert Marteau en son temps.

Si pour lui, « lecteur d'esprit religieux, certains vers, certaines phrases déchaînent une longue suite de réactions qui remontent le cours du sacré, éveillant les dieux grecs, les quêteurs du Graal, les solitaires de la forêt de Brocéliande. »<sup>15</sup>, il sait « Que peu propice au poème, à la prière moins [est] Notre temps ... »<sup>16</sup>, qu'« Il ne fait pas bon parler du poète / Qui a prié sans souci de modernité... »<sup>17</sup>, impavide, cela ne l'empêche pas d'aller de son pas calme, sans faire aucun éclat, à contre-sens de son temps, qui pour emprunter les verres des sciences humaines, revendique la lucidité quand lui, le poète, qui a écrit « Sainte Thérèse d'Avila disait qu'il fallait lire tous les livres *a lo divino*, c'est-à-dire dans le sens divin. »<sup>18</sup>, pense qu'il ne peut nous venir la moindre lueur de vérité qu'à considérer *a lo divino* toutes choses, les divines, les de la nature, du monde, de la poésie, éminemment.

---

<sup>13</sup> *Rites et offrandes*, p. 243.

<sup>14</sup> Cet entretien est à écouter sur YouTube [#RobertMarteau](#) [#poésiecontemporaine](#) [#éclairbrut](#)

<sup>15</sup> « Patrice de la Tour du Pin : *Une somme de Poésie, Le Second Jeu* », *Esprit*, mars 1960.

<sup>16</sup> *Registre*, p. 69.

<sup>17</sup> *Le temps ordinaire*, p. 213.

<sup>18</sup> « Jean Husson : *Le cheval Herbeleau* », *Esprit*, décembre 1965.

*Religieux, religion*, sommes-nous sûrs d'entendre ce que ces mots nous disent ?

« Aussi loin que l'on remonte le cours de l'humanité on ne trouve aucune civilisation d'aucune sorte qui ne soit fondée sur la religion, qui ne soit par elle irriguée, qui se soit donc affirmée sans être reliée au ciel et du ciel avoir reçu la lumière, certes affaiblie, mais encore suffisamment illuminatrice pour que l'on y perçoive et voie la promesse après la perte ; ce qui signifie que l'être humain n'a jamais admis qu'il fût uniquement un produit de la terre, d'ailleurs connaissant sa terre elle-même comme fruit du ciel assurément tombé de l'arbre éternel en même temps que perpétuel. »<sup>19</sup>

Comme vous je me dis que les dieux n'ont pas d'autre  
Réalité qu'imaginaire, et puis mon être  
À m'entendre aussitôt se révulse et m'enjoint  
De me rétracter ainsi me signifiant  
Qu'il n'est donné à nul d'entre nous de connaître  
Dans quelle vérité nous sommes mis au monde.  
Perpétuels ils sont, suscités par le Père  
Et par lui affectés à des gouvernements  
De forces qu'il leur faut maîtriser et tenir,  
Vénus-Aphrodite ayant la plus belle part,  
Certes, mais aussi la plus brève ; quant aux autres,  
Devant l'arche ils la voient danser, voyant la vie  
Telle qu'elle se vit au jour avant que rien  
Reçût existence et dût être racheté.<sup>20</sup>

\*

Mâcher et remâcher la phrase de Simone Weil ne peut que l'amener à considérer, à reconsidérer l'Église du Christ en son développement historique.

Le lundi 22 janvier 1979, venant d'évoquer une visite à la foire de Niort où, enfant, il vit parmi les animaux exposés, des hommes et des femmes transportés d'Afrique et parqués pour montrer les bienfaits de la Civilisation, ceux du Progrès apporté par la Troisième République, il écrit :

« Je ne savais pas encore que la collusion du christianisme et de l'Empire romain avait créé l'infamie occidentale. »<sup>21</sup>

Ailleurs il poursuit :

---

<sup>19</sup> C'est par ces mots que commence *Divertissement*, le deuxième volet de son "Testament" comme Robert Marteau aimait à l'appeler, texte inédit. Le premier volet, *J'ai peur*, a été publié à un petit nombre d'exemplaires en 2010.

<sup>20</sup> *Liturgie*, p. 193.

<sup>21</sup> *Mont-Royal*, p. 22.

« S'est-on rendu compte assez que le Christ est venu annoncer les temps du fanatisme, la mise à mort de l'esprit dans la matière et montrer qu'en de tels temps seul le saut vous ouvre à la vie. »<sup>22</sup>

Poursuivant encore :

« Aussi n'est-ce pas un petit étonnement que constater le crime perpétré depuis l'institution du christianisme, institution sur laquelle se sont fondées toutes les formes de terrification de la grâce. »<sup>23</sup>

À l'indignation que suscite en lui la collusion que cosigna l'Église historique, et que nous lisons notamment dans le compte qu'il tient de la destruction des Indiens d'Amérique par les armes à feu, l'alcool, les maladies transmises, la tentative d'éradiquer le culte et la langue où sont les dieux, répond chez Robert Marteau une attention à l'art, œuvre de *musique*.

« Le jour où j'apprendrais à voir sans maître, à marcher sans béquilles, ce serait pour comprendre enfin qu'en Occident l'art seul s'est manifesté comme refus du code substitué à la parole traditionnelle. Je veux dire que le bâtisseur roman et le gothique s'efforçaient, contre la loi, à reconquérir leur instinct pour retrouver le culte réel que toute l'Afrique pratiquait alors, et tous les peuples de l'hémisphère sud, et tous ceux de l'Amérique. Je veux dire que tout le poème de l'Occident des Poissons se retourne contre le lit qui lui est fait, depuis les troubadours jusqu'à Anna Akhmatova ; depuis Villon jusqu'à Mallarmé ; depuis la Pietà d'Avignon jusqu'à Seurat ; depuis Vermeer jusqu'à Corot ; depuis Van Eyck et Memling jusqu'à Matisse ; c'est vrai éminemment dans Bach, c'est éminemment dans Chartres. »<sup>24</sup>

\*

La Musique, qu'elle soit de sons ou pas, au ciel et sur la terre entretient le Souffle premier celui qui ébranla et que les Muses apprennent aux hommes à accueillir dans leur langue et par elle dans la matière à l'instar de la nature qui même chue, ne sait, elle, contrairement à l'homme, qu'être son hôte. C'est ce que nous voyons, l'esprit qui y dormait, s'éveille, se délove et se lève, se porte aux fleurs, aux feuilles, aux fruits offerts aux yeux, à ceux des dieux, à ceux des hommes, et des yeux poursuivant par le cœur qui s'en émeut jusqu'à l'âme.

Où pourrions-nous être mieux situés qu'ici, à Reims, dans cette salle vitrée qui donne en plein sur le flanc gauche de la nef de Notre-Dame, pour constater que ce qu'il nous est rapporté d'Orphée, et de la foi, de l'attrait des cordes de la lyre de l'un comme de l'attrait du cœur accordé de l'autre, ne sont en rien des supercheries tendues aux esprits faibles. Nous le voyons, ces pierres sont sorties de la terre, nous les voyons une à une monter dans le ciel ; c'est bien toute une montagne que la foi

---

<sup>22</sup> *Mont-Royal*, p. 32.

<sup>23</sup> *Mont-Royal*, p. 26.

<sup>24</sup> *Mont-Royal*, p. 22-23.

fait lever. Ceux qu'on nommait si justement sur les chantiers des cathédrales, les aspirants parce qu'ils aspiraient en leur quête à s'élever au plus haut en leur métier, le chef-d'œuvre, autrement nommé par les adeptes Grand Œuvre, demeuraient à l'écoute de la nature. Car la musique qui fait lever les pierres est celle qui chante dans l'élan des fûts des forêts, dans la jubilation de la lumière jouant l'été dans les ajours des feuilles, dans l'entrelacs des ramures l'hiver.

L'œuvre d'art, Robert Marteau écrit qu'on devrait la mieux nommer œuvre de vie, car y ondoie, malgré la Chute, un reste de mémoire de la Parole-Lumière du Premier Jour, ondoie que ni le temps et son usure n'entament. Œuvrement qui laisse à la matière de s'accorder à l'onde et d'entrer en vibration avec le monde. Œuvrement qui demeure pour autant qu'en lui chante la choralité de la muse. Même le tronc que l'homme avait coupé puis replanté, qu'il taillait et tatouait au beau milieu de la clairière, vibre avec la forêt tout entière, faisant ainsi de lui son porte-parole, et son centre.

\*

L'an dernier, François Fédier nous avait orienté vers des propos d'Henri Mondor rapportant une conversation qu'avait eu Mallarmé. « Le poète s'adresse à ses amis Henri de Régnier et Élémer Bourges : « *La poésie*, dit-il, *s'est entièrement détournée de sa voie depuis la grande déviation homérique.* » Élémer Bourges, alors, interroge : « *Avant Homère, quoi ?* ». Et Mallarmé de répondre : « *Orphée !* ».<sup>25</sup>

Homère, le poète, ainsi que l'appelaient les Grecs anciens, né entre l'âge du bronze et celui du fer, d'où venait-il pour chanter un tel chant, dans un temps où il n'y avait ni école, ni livres ? Comment aurait-il pu chanter les dieux, s'il n'en avait été instruit de bouche à oreille par les prêtres. Il n'est qu'eux qui aient pu lui apprendre les prières qui n'avaient pas d'auteurs et les chants que depuis longtemps déjà, ils se transmettaient. Bien que nous n'en sachions rien, comment imaginer qu'il n'ait pas assisté au culte de mystères initiatiques. Pour nous, Homère est celui qui pour nous sort de la clôture, de la parole est sacerdotale. Mais, bien que premier à être sorti de l'enceinte sacrée, il n'en oublie pas pour autant de prier d'abord les muses qu'elles lui donnent le souffle qu'il accueille sachant qu'il n'est d'autre voie pour célébrer les dieux et les hommes. Premier, il l'est, à être seul devant « le Poème de la Mer »<sup>26</sup>, dont il ausculte le battement sur les galets, le raclement qu'elle fait en son retrait ; à son rythme il accorde son souffle et soudain, il tisse dans la parole le mythe que les aèdes porteront partout dans les tribus de l'Hellade.

À Niort durant la Seconde Guerre Mondiale, Robert Marteau achète des invendus dans une librairie, c'est là qu'à quatorze ou quinze ans il découvre Homère et les Tragiques, qui à leur tour lui découvrent ce qu'il ne sait nommer, mais dont il reçoit l'émerveillement et le germe qui ne commenceront à sortir de

---

<sup>25</sup> Henri Mondor, *Vie de Mallarmé*, Paris, 1941, p. 683.

<sup>26</sup> Arthur Rimbaud, *Le Bateau ivre*.

leur gangue qu'à lecture de Simone Weil. Ce qui soudain se lèvera sera violent, comment l'accorder aux mots ?

« Nostalgie, ça veut dire *nostoc*, l'algue première, l'algue bleue qui est à l'origine de la vie sur la planète. *Algos* en grec, c'est la douleur, la souffrance, donc *nost-algie* c'est étymologiquement la douleur de l'algue, la douleur de l'origine. Comme on s'est éloigné à l'infini du nostoc, du premier germe sur la planète, on en a la douleur... »<sup>27</sup>

Robert Marteau qui était venu à Paris dans la seule idée d'y apprendre à écrire, note : « Aussi me dis-je que l'écriture ne doit m'être qu'une voie pour m'ouvrir, en la cavité close qu'est le cœur, à l'éclosion. »<sup>28</sup>. Ce « ne doit que », il le précise dans un entretien : « La littérature m'a toujours à la fois attiré et répugné, car je sais que ce n'est que de la littérature ; il y a aujourd'hui une part en moi que je n'aime pas. »<sup>29</sup> Il dit encore : « Écrire est une anomalie. »<sup>30</sup> car écrire c'est entrer dans une vue erronée qui de plus en propage l'erreur. Dans *La récolte de la rosée*, il écrit : « Cette matière noire sur laquelle l'alchimiste opère selon le rite [...], rite à l'origine révélé pour être confié de bouche à oreille, mais que le poète fixe un jour en écritures, fondant ainsi la littérature, qui tout à la fois reconduit ce qui fut dit au commencement et le détruit en le consommant. »<sup>31</sup>

Entre ce qu'Homère lui fait entrevoir et lui, il y a la littérature.

René Char a beau écrire : « Avec Rimbaud, la poésie a cessé d'être un genre littéraire ... », le Surréalisme, a eu beau avec arrogance et prétention, croire qu'il suffira pour exorciser la Littérature de donner par dérision son nom à sa revue pour s'en débarrasser. Rien n'y fait. Dans sa *Lettre ouverte à André Breton*, René Daumal avait vu juste lorsqu'il écrit : « Prenez garde, André Breton, de figurer plus tard dans un manuel de littérature. » En effet, il n'y eut pas long à attendre pour voir le Surréalisme réduit aux seuls gags de ses notables potaches ; pas une histoire de la Littérature, pas un manuel scolaire qui ne lui offre la place d'honneur, comme elle offrait naguère son fauteuil à Anatole France. Rien n'y fait

Robert Marteau a beau avoir dit un jour que les Muses n'avaient pas d'ordinateur, qu'elle n'avait pas même de stylo, une autre fois qu'elle n'avait pas appris à écrire. Rien n'y fait.

Cependant, avatar d'Hésiode, il écrit : « Comme on dit : la poésie est un don ; un don des dieux aux dieux par le poète, par les hommes, pour les hommes.

---

<sup>27</sup> Entretien réalisé par Alain Quella-Villéger et Jean-Luc Terradillos, *L'Actualité-Poitou-Charentes* n°69, juillet 2005.

<sup>44</sup> *Fleuve sans fin*, p. 79.

<sup>28</sup> *Fleuve sans fin*, p. 10.

<sup>29</sup> *Charentes intérieures*, Paris, Mémoire pour demain, édit. Clancier Guenaud, 1981.

<sup>30</sup> *Fleuve sans fin*, p. 32.

<sup>31</sup> *La récolte de la rosée*, p. 28-29.

»<sup>32</sup> Rien n’y fera, il ira son chemin. Cette poésie qui tente d’aller d’une rive à l’autre, comment faire pour qu’elle ne se prenne pas dans les rets de l’archéologie, de l’explication, de la pédagogie, de la littérature ? Comment chanter les dieux d’un chant pensant, d’une « pensée chantée » comme écrivait Rimbaud ? Celle que François Vezin, l’an passé, évoquait dans son propos intitulé *La pensée en éveil*.

Le poète Peter Nim dit ceci en parlant de Robert Marteau :

«Même quand il devient un peu trop rhétorique ou trop intellectuel, tout de suite il y a une reprise de son origine dans la poésie qui retrouve l’équilibre (être classique, dirait-il) par le poème lui-même qui est son propre correcteur. »<sup>33</sup>

Trouver une langue, c’est là sa quête et son aventure. Une langue, dans le tissu de laquelle affleure la pensée, l’irise en son dialogue avec le silence ; « Sans rien qui pèse ou qui pose »<sup>34</sup>. Trouver une langue aussi fine que la robe de Peau d’Âne, une langue « couleur du temps », diaphane, qui permette comme par transparence de voir à travers ce que toujours on a cherché à voir sans jamais y être parvenu. Passer vivant sur l’autre rive, c’est le rêve des vieux maîtres de la Chine ancienne, des adeptes d’Hermès, passer vivant sur l’autre rive, et là sans jamais plus connaître la fatigue, aller sur l’herbe qui jamais ne fanera, c’est la fois d’ « il était une fois », le temps que les bêtes parlaient.

« *Ir a mas !* » sont les mots que Robert Marteau inscrivit sur l’exemplaire de *Rites et offrandes* offert à son ami François Righi, *passer outre*, comme le proclamait Jeanne d’Arc, est un vœu pieux et patient ; écrit-il que :

« Vous ne saurez rien, afin que soient en vous préservés l’aventure, la trouvaille et l’amour. »<sup>35</sup>

« Non seulement on entend les mouches voler, mais  
L’ouïe entreprend d’en connaître la musique :  
Non que le monde s’explique après plus qu’avant,  
Mais être là à s’avouer l’inconnaissance  
Est quelque chose déjà qui plus haut transporte. »<sup>36</sup>

« La parole n’a pas de prise sur tout : elle est  
Approximative : aussi ne rapproche-t-elle  
Qu’insuffisamment la coupe des lèvres qu’elle  
Incite, qu’elle sollicite et meut pourtant. »<sup>37</sup>

---

<sup>32</sup> *Un homme risqué : le poète, Esprit*, janvier 1965.

<sup>33</sup> Entretien avec Peter Nim qui se trouve, dans la rubrique “Voisinage de Robert Marteau”, sur le site consacré à Robert Marteau : robertmarteau-temoignages.fr

<sup>34</sup> Paul Verlaine, « Art poétique », *Jadis et naguère*.

<sup>35</sup> *Les œuvres plastiques de Miro à Zurich, Esprit*, octobre 1972.

<sup>36</sup> *Rites et offrandes*, p. 190.

<sup>37</sup> *Écritures*, p. 99.

L'approche se tient au cœur de la distance, la bonne distance qui seule donne la vue. Il nous la faut mettre au jour, et plein d'égard, la garder, car pour que bonne elle demeure, il faut encore sans cesse l'ajuster, car les dieux ne se carrent pas dans des fauteuils, ils dansent obéissant eux aussi à *Musique*.

Nommer en 1993 un recueil de sonnets *Liturgie*, d'autres *Louange*, *Rites et offrandes*, *Le temps ordinaire*, nommer le polyptique entier *Liturgie*, le dit : en un temps contraire, c'est avoir en vue de retourner *amont*, de sauter de la Poésie au Culte, de se débarrasser de la littérature. Être à *l'approche des dieux*, il ne l'est jamais mieux que lorsque, aspirant à retrouver la voie du liturge-théologue, délaissant de sacrifier taureaux et tourterelles, on l'entend faire du poème un chant, sacrifice de la parole. Chanter ainsi, c'est pratiquer de l'effacement d'où s'élançe enfin ce cri d'allégresse :

« Chante,  
Ma langue ! »<sup>38</sup>

Il est alors « au centre, au cœur du monde, où le cœur bat  
Où le pouls palpète, où dans les eaux les ouïes  
Palpent le flux.<sup>39</sup>

\*

C'est dans l'ombre miraculeuse, abri des bêtes,  
Refuge à l'origine et demeure des fées ;  
Je dis que c'est dans la forêt qu'il faut se rendre  
Pour accéder, après tant d'hommes fabuleux  
À cette langue dont les oiseaux sont les maîtres,  
Et par laquelle les mondes clos communiquent.  
C'est en ces lieux comme en ce jargon que les muses,  
Avant même le commencement ont reçu  
Leur acte de naissance. Un peuple initié  
Sut entendre et voir dans les antres violets  
L'ordre que les dieux avaient dicté, le transcrire  
En signes muets ou sonores pour qu'en fût  
Transmis le sens malgré la perte de mémoire,  
Et que fut dit en la fable la vérité.<sup>40</sup>

Reims, lundi 26 juillet 2021.

---

<sup>38</sup> *Louange*, p. 47.

<sup>39</sup> *La venue*, p. 72.

<sup>40</sup> *Louange*, p. 268.